

Texte A : Shakespeare, *Coriolan* (1607), acte I scène 1ère (traduction François Guizot):

Le sénateur Ménénus tente de convaincre le peuple de Rome de ne pas se rebeller.

La scène est dans une rue de Rome. (Une troupe de plébéiens¹ mutinés paraît armée de bâtons, de massues et autres armes.)

SECOND CITOYEN.[...] Jamais ils n'ont pris de nous aucun soin. Nous laisser mourir de faim, tandis que leurs magasins regorgent de blé ; faire des édits sur l'usure² pour soutenir les usuriers³ ; abroger⁴ chaque jour quelqu'une des lois salutaires établies contre les riches, et chaque jour porter de plus cruels décrets pour enchaîner, pour assujettir le pauvre ! Si la guerre ne nous dévore pas, ce sera le sénat : voilà l'amour qu'il a pour nous !

MÉNÉNIUS.—Votre malice est extrême : il faut que vous en conveniez, ou bien souffrez qu'on vous taxe de folie. — Je veux vous raconter un joli conte. Peut-être l'aurez-vous déjà entendu ; mais n'importe, il sert à mon but, et je vais le répéter pour vous le faire mieux comprendre.

SECOND CITOYEN.—Je vous écouterai volontiers, noble Ménénus ; mais n'espérez pas tromper nos maux par le récit d'une fable ; cependant, si cela vous fait plaisir, voyons, dites.

MÉNÉNIUS.—« Un jour tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac. Voici leurs plaintes contre lui : ils disaient que, comme un gouffre, il se tenait au centre du corps, oisif et inactif, engloutissant tranquillement la nourriture, sans jamais partager le travail des autres organes qui se fatiguaient à voir, à entendre, à parler, à instruire, à marcher, à sentir, ayant tous leurs fonctions mutuelles, et servant, en ministres laborieux, les désirs et les vœux communs du corps entier. L'estomac répondit... »

SECOND CITOYEN.—Ah ! voyons, seigneur, ce que l'estomac répondit.

MÉNÉNIUS.—Je vais vous le dire. « Il répondit, avec une sorte de sourire, qui ne venait pas des poumons (car si je fais parler l'estomac, je peux bien aussi le faire sourire), il répondit donc, avec dédain, aux membres mutinés et mécontents qui, le voyant tout recevoir, lui portaient une envie aussi raisonnable que celle qui vous anime contre nos sénateurs, parce qu'ils ne sont pas comme vous.... »

SECOND CITOYEN.—La réponse de votre estomac ! Quelle fut sa réponse ? —Ah ! si la tête majestueuse et faite pour la couronne ; si l'œil, sentinelle vigilante ; si le cœur, notre conseiller ; le bras, notre soldat ; la jambe, notre coursier ; la langue, notre trompette ; si tous les autres membres, et cette foule de menus organes qui soutiennent et conservent notre machine ; si tous...

MÉNÉNIUS.—Quoi donc ! il me coupe la parole, cet homme-là ! Eh bien ! Quoi ? Voyons.

SECOND CITOYEN.Si tous voyaient ce cormoran⁵ d'estomac, le gouffre du corps humain, prétendre leur faire la loi...

MÉNÉNIUS.—Eh bien ! Après ?

SECOND CITOYEN.—Si les principaux agents se plaignaient de l'estomac, qu'aurait-il à répondre ?

MÉNÉNIUS.—Je vous le dirai, si vous pouvez m'accorder un peu de ce qui est si rare chez vous, un peu de patience ; vous la saurez, la réponse de l'estomac.

SECOND CITOYEN.—Vous nous la faites bien attendre.

MÉNÉNIUS.—Remarquez bien ceci, mon ami. Notre grave estomac était réfléchi, et nullement inconsideré comme ses accusateurs. Voici sa réponse : « Il est vrai, mes amis, vous qui faites partie du corps, dit-il, que je reçois d'abord toute la nourriture qui vous fait vivre, et cela est juste, car je suis l'entrepôt et le magasin du corps entier. Mais si vous y réfléchissez, je renvoie tout par les fleuves de votre sang jusqu'au cœur qui est la cour de l'âme, et jusqu'à la résidence du cerveau : car les canaux qui serpentent dans l'homme, les nerfs les plus forts, les veines les plus petites, reçoivent de moi cette nourriture suffisante qui entretient leur vie, et quoique vous tous à la fois, mes bons amis » (c'est l'estomac qui parle, écoutez-moi)...

SECOND CITOYEN.—Oui, oui. Bien ! bien !

MÉNÉNIUS.—« Quoique vous ne puissiez pas voir tout de suite ce que je distribue à chacun en particulier, je peux bien, pour résultat du compte que je vous rends, conclure que vous recevez de moi la farine la plus pure, et qu'il ne me reste à moi que le son. » Eh bien ! qu'en dites-vous !

SECOND CITOYEN.—C'était une réponse. Mais quelle application en ferez-vous ?

1

Plébéiens : hommes du peuple

² Usure : intérêt pris sur une somme d'argent à un taux excessif

³ Usurier : prêteur à usure

⁴ Abroger : supprimer une loi

⁵ Cormoran : oiseau palmipède particulièrement vorace

MÉNÉNIUS.—Les sénateurs de Rome sont ce bon estomac, et vous, vous êtes les membres mutinés. Examinez leurs conseils et leurs soins ; pesez bien toute chose dans l'intérêt de l'État, vous verrez que tout le bien public, auquel vous avez part, vous vient du sénat, et jamais de vous-mêmes.—Qu'en penses-tu, toi que je vois tenir dans cette assemblée la place du gros orteil dans le corps humain ?

SECOND CITOYEN.—Du gros orteil, moi ! Comment cela ?

MÉNÉNIUS.—Parce qu'étant un des plus bas, des plus lâches et des plus pauvres partisans de cette belle révolte, tu vas le premier en avant. Misérable, toi qui es du sang le plus vil, tu es le premier à faire courir les autres là où tu as quelque chose à gagner.

Texte B : Victor Hugo *Mangeront-ils ?* (1867), acte II, scène troisième

Un voleur qui se croit condamné se permet d'être insolent envers son roi. Or, ce roi cruel a intérêt à le maintenir en vie car une prophétie secrète lui promet la mort après celle du voleur.

Scène troisième : LE ROI, MESS TITYRUS, AIROLO, LE CONNÉTABLE, LE CAPITAINE ARCHER, ARCHERS, UN MOINE.

LE ROI, (à AIROLO.) : Quel est le lieu de ta naissance ?

AIROLO : L'ombre.

LE ROI : Je suis le roi. Quel est ton père ?

AIROLO : Le malheur.

LE ROI : Ton nom ?

AIROLO : Airolo

LE ROI : Ton gagne-pain ?

AIROLO : Voleur.

LE CONNÉTABLE, (au ROI.) : Sire, nous l'allons pendre, et sans miséricorde.

(À AIROLO.) Marche, brigand !

LE ROI : Otez de son cou cette corde.

Détachez-le.

(Les archers ôtent la corde du cou d'AIROLO et lui délient les bras.)

LE CONNÉTABLE : Mais quoi, sire!...

LE ROI, (à AIROLO.) : Tombe à mes pieds,

Sacripant ! je te fais grâce.

AIROLO : Vous m'ennuyez !

LE ROI : Comment!

AIROLO : On vous connaît. Vous êtes une altesse
Fait de cruauté, mais avec petitesse.
Il vous plaît de jouer avec un patient,
Par petite bouchée, en vous rassasiant
Lentement, de sa peur, puis de son espérance,
Et votre volupté s'extrait de la souffrance;
On cesse, on recommence, et vos bourreaux contents
Font durer le supplice et le plaisir longtemps.
Cette corde qui semble inerte sur le sable
Est un serpent, et saute au cou du misérable.
J'aime mieux en finir tout de suite. En avant !
Dès que j'aurais pris goût à me revoir vivant,
Vous me ressaisiriez. C'était une ironie,
Brute! Et je referais les frais d'une agonie,
Et vous ririez ayant en réserve toujours
Le coup de griffe après la patte de velours.
Je vois sous vos douceurs votre haine qui grince.
Il ne me convient pas de vous divertir, prince,
Et d'être la souris quand vous êtes le chat.
Vite un ordre viendrait pour qu'on me raccrochât.
Allez au diable!

LE ROI : Il est fort difficile à vivre.

AIROLO : On me pend, laissez-moi tranquille.

LE ROI : Est-il donc ivre ?

(Avec un geste de colère.) Qu'on le pend ! Il est trop insolent.

(S'arrêtant. À part.)

Suis-je fou ?

Le même nœud coulant me serrerait le cou.

(Il s'avance lentement sur le devant de la scène, pensif. Mess Tityrus, ironique, l'observe en arrière. Le roi se tourne vers lui. Il avance vers le roi. Les archers se sont rangés au fond du théâtre.)

Mais me voilà tombé dans un fort joli gouffre !

Cet homme est sur mes reins la chemise de soufre.

Je ne puis l'arracher sans m'arracher la peau.

Que dis-je ? Il est la chair, et je suis l'oripeau.

Cette fange est ma glu. Ce maraud, quoi qu'on fasse,

Est le fond de mon sort, et j'en suis la surface ;

Nous sommes, moi le prince et lui ce philistin⁶,

On ne sait quel centaure⁷ infâme du destin.

Je suis roi, j'ai l'épée, et le sceptre, et la robe;

Ce gueux⁸ traîne à son pied son boulet, et mon globe.

Comment nous dépêtrer l'un de l'autre ? Il est roi,

Je suis esclave. Horreur ! je cesse d'être moi,

Je deviens lui. S'il a la jaunisse, le jaune,

C'est moi. Dans son gibet⁹, je reconnais mon trône.

Je descends au cercueil s'il monte à l'échafaud¹⁰.

Et le perdre de vue est impossible ; il faut

Le garder, être là s'il fait quelque imprudence,

Le ramasser s'il tombe, et l'éponger s'il danse,

Et l'étayer s'il boit, et, de rage étouffant,

Veiller sur ce bandit comme sur mon enfant !

Ah ! que la destinée est donc une drôlesse !

Nul moyen de le faire obéir ; s'il se laisse

Mourir de faim, c'est moi qui pâtis¹¹, joug honteux !

En se cassant la patte, il me ferait boiteux.

Du même axe inconnu nous sommes les deux pôles.

Texte C : Nicolai Erdman *Le Suicidé* (1928), acte III scène 2 traduction André Markowicz).

Lors d'un banquet, Aristarque Dominiquovitch, un intellectuel russe, se plaint à travers une allégorie/fable que lui et ses semblables sont déconsidérés par le pouvoir central soviétique qui met en valeur le peuple aux dépens de l'intelligentsia.

Aristarque Dominiquovitch : [...] Mais permettez-moi de vous demander, Iégor Timoféïévitch. Qui c'est qui l'a faite, d'après vous, la Révolution ?

Iégoroutchka : La révolution ? Moi. Je veux dire nous.

Aristarque Dominiquovitch : Vous réduisez le thème Iégor Timoféïévitch. Si vous permettez, je vais vous éclaircir ma pensée par une allégorie.

Iégoroutchka : Je ne peux pas refuser. Toujours prêt.

Aristarque Dominiquovitch : Pour ainsi dire, par une allégorie tirée de la vie animale de nos bêtes domestiques.

Tous : S'il vous plaît !... S'il vous plaît !

Margarita Ivanovna : N'écoutez pas, vous, buvez, Sémione Sémionovitch.

Aristarque Dominiquovitch : Sous une poule au grand cœur, on a placé des œufs de cane. Elle les a couvés de longues années durant. De longues années durant, elle leur a donné sa chaleur, enfin, ils ont éclos. Les canards sont sortis de leur coquille, ils sont sortis, avec des cris de joie, de sous la poule, ils l'ont prise par la peau du cou et l'ont

⁶philistin : personne de goût vulgaire (ancien peuple de l'antiquité resté comme symbole de gens riches mais incultes)

⁷centaure : être fabuleux mi-homme mi-cheval. L'un d'eux -Nessus, tué par Hercule, a provoqué sa perte ; d'où l'idée de destin.

⁸gueux : mendiant, clochard

⁹gibet : potence où l'on exécute les pendaisons, échafaud

¹⁰échafaud : plateforme pour l'exécution des peines de mort

¹¹pâtir : souffrir

tirée vers la rivière. « Je suis votre maman, s'est écriée la poule, je vous ai chauffé les œufs. Que faites-vous ? » « Nage », ont hurlé les canards. Vous comprenez l'allégorie ?

Des voix : Ben, pas trop. – Pas tout à fait.

Aristarque Dominiquovitch : Qui c'est, d'après vous, cette poule? C'est notre intelligentsia¹². Qui c'est, d'après vous, ces œufs? Ces œufs, c'est le prolétariat. De longues années durant, l'intelligentsia est restée sur le prolétariat, de longues années durant, elle est restée dessus. Elle l'a chauffé, elle l'a chauffé, la chaleur est remontée dans les œufs. Le prolétariat est sorti de ses œufs. Il a pris l'intelligentsia et l'a traînée vers la rivière. « Je suis votre maman », s'est écriée l'intelligentsia. - Je vous ai chauffés, chauffés. Qu'est-ce que vous faites? » « Nage », ont hurlé les canards. « Je ne sais pas nager. » « Eh bien, vole. » « Est-ce que la poule, c'est un oiseau? » a dit l'intelligentsia. - « Alors, reste dans ton trou. » Et de fait, on l'a mise au trou. Mon beau-frère, tenez, ça va faire cinq ans qu'il y est, au trou. Vous comprenez l'allégorie?

Zinka Padespaigne : Qu'est-ce qu'il y a à ne pas comprendre? Je parie qu'il a chouré¹³ de l'argent public.

Aristarque Dominiquovitch : L'argent – c'est un détail. Non, dites-nous, pour quoi faire les avons-nous chauffés? On l'aurait su avant, ces œufs on en aurait fait... vous qu'est-ce que vous auriez fait camarade Podsékalnikov ? [...]

Sémione Sémionovitch : Du gogol- mogol¹⁴

Aristarque Dominiquovitch : Vous êtes un génie, Sémione Sémionovitch. Vous parlez d'or. [...]

Texte D : Michel Vinaver, *Les Coréens* (1956) « jeu du monument »

En pleine guerre de Corée, quatre soldats français perdus jouent à imaginer le discours hommage qui sera prononcé devant un monument aux morts à la fin de la guerre. Ils contraignent leur jeune prisonnier coréen à prendre la pose pour figurer ce monument et se répartissent les rôles.

BEAUGERON Et si on jouait au monument ?

BONASSIER On n'est plus assez nombreux.

EXAXERGUES Et qui fera le monument ?

BEAUGERON On est toujours assez nombreux. Amène le mouflet au milieu. Il fera le monument. (*Le garçon coréen est traîné au centre, on le fait tenir debout.*) Moi, je suis le préfet, toi t'es la veuve, toi t'es l'ancien combattant, toi le général, toi les enfants des écoles. (*La veuve se voile la tête d'un linge, l'ancien combattant présente une branche comme un drapeau, ils font cercle.*) Concitoyens, amis, vous autres femmes explorées, vous autres jeunes espoirs de la France que je salue avec fierté, vous qui portez les culottes courtes, vos culottes bientôt deviendront longues, et vous autres, là...

LHOMME Le monument devrait être voilé. (*On jette une vareuse sur la tête du petit Coréen.*)

BEAUGERON C'est avec une émotion indicible que je viens vous inviter, oui, je vous invite à vous incliner bien bas, très bas, devant la mémoire de ceux qui sont morts – allez, Bonassier, plus bas ! – qui sont morts pour beaucoup de choses à la fois, tellement de choses que tout ça, ça se mélange un peu, forcément. D'abord pour leurs aïeux. Et puis, pour la gloire. Et puis, pour la liberté chérie. Et puis, pour les arbres de leur pays.

BONASSIER On leur avait promis une prime. Une belle prime.

LHORIZON Qui sont morts parce qu'ils ne savaient pas.

EXAXERGUES Qu'est-ce qu'ils ne savaient pas ?

LHOMME Il y en a qui sont morts parce qu'ils en avaient envie. Parce que la vie est une vraie chérie.

BEAUGERON Incline-toi, Exaxergues ! Qui sont morts, ça c'est sûr. Qui sont morts.

EXAXERGUES T'as pas dit où.

BEAUGERON Qui sont morts en Corée. Qu'est-ce qu'ils allaient faire en Corée ?

TOUS (*à la fois et dans le fou rire*) Qu'ça leur fichait... Morts pour... Qu'ça leur chantait... Morts parce que... Oh pour !... Oh parce que !... Morts où... Oh hou !...

LHOMME Oh, mes entrailles.

BEAUGERON Qui sont morts en Corée parce que tous les hommes sont des frères. Ils sont morts, ceux-là, de décrochage en décrochage il y en avait de moins en moins. Brave bataillon ! Mais il y avait deux Coréens derrière chaque buisson. Toi la veuve, t'as la parole.

BONASSIER Il est pas revenu.

¹² Intelligentsia : classe des intellectuels

¹³ Chourer : voler (familier)

¹⁴ gogol-mogol: dessert aux oeufs : sorte d'omelette sucrée flambée à l'alcool. Gogol est aussi le nom d'un grand auteur satirique du XIXe, un modèle pour Erdman.

BEAUGERON Bon. C'est tout ce que t'as à dire ?

BONASSIER Il avait promis de revenir.

BEAUGERON T'es une cloche, madame la veuve. Il avait promis de revenir. Et puis après ?

BONASSIER Mais il avait promis.

BEAUGERON Faut pas croire tout ce qu'on dit. Et puis dis voir. Avec combien de civils t'as rincé depuis qu'il est parti ?

BONASSIER Avec aucun, Votre Eminence.

BEAUGERON Je suis pas une Eminence, je suis une Excellence. T'es une cloche, ma bonne veuve. Fallait rincer, rincer. Qu'on l'emmène, gendarmes ! Ouste. Elle nous les casse avec ses larmes pisseuses. Qu'on dévoile le monument ! (*Un des soldats ôte la vareuse de dessus le garçonnet.*) Ça, c'est une œuvre d'art et je suis un peu connaisseur. Lève la main plus haut, abruti. (*On lui soulève le bras*) Et le pied en avant. Là. Et bouge pas, t'es une statue si tu comprends le français. Voyez l'abnégation qui luit dans cet œil intrépide. La vraie image de l'honneur qui conduisait de décrochage en décrochage les pas de ces soldats que voilà qui sont morts. Braves soldats. Qui c'est qui fait les enfants des écoles ? Et vous autres, enfants des écoles. Qu'est-ce que t'as, toi ?

LHOMME Ça me suffit. Je m'assieds.

EXAXERGUES Moi aussi.

BEAUGERON Et la minute de silence ? On a presque fini. Y en a plus pour longtemps.

LHOMME Y en a assez. Fallait t'y prendre avant.

EXAXERGUES Pleure pas, on la fera un autre jour ta minute de silence. Dans les roses.

BONASSIER Il sera toujours temps.